Le cousin

Autor(en): **L.M.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **35 (1897)**

Heft 19

PDF erstellt am: **02.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-196242

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Trente-cinquième année. N° 19. Samedi 8 mai 1897.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
PALUD, 24, LAUSANNE
Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, St-Imier, Delémont, Bienne. Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
SUISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.
ETRANGER : Un an, fr. 7,20.
Les abonnements datent des 1er janvier, 1er avril, 1er juillet et 1er octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton : 15 cent. — **Suisse** : 20 cent.
Etranger : 25 cent. — **Réclames** : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Fragment

d'un voyage de l'empereur Joseph II, sous le nom de Comte de Falkenstein, accompagné des Comtes de Colleredo et de Coblenz, et avec quelques domestiques, par CÉSAR DE SAUSSURE.

(FIN.)

Suivons encore un peu ce grand prince. Le sieur Lacombe, le meilleur voiturier ou loueur de chevaux de Genève, avait fourni les chevaux pour les équipages du comte de Falkenstein, savoir dix-huit chevaux de carrosse, six à chacune des trois voitures et deux chevaux de selle que le comte montait quelquefois pour mieux voir le pays, ou pour aller devant quand il le souhaitait. Lacombe conduisait lui-même la première voiture. Arrivés au pont de Bressonnaz, Lacombe sachant que notre illustre voyageur ne voulait pas s'arrêter à Moudon, lui demanda la permission de s'arrêter un moment pour rafraîchir les chevaux, en leur donnant du pain trempé dans du vin. Pendant ce temps-là, le comte mit pied à terre, entra dans le cabaret, passa à la cuisine et de là dans une chambre à côté où il trouva une jeune fille repassant du linge. Ne comprenant pas d'abord ce qu'elle faisait, il lui fit diverses questions sur sa profession. La repasseuse lui répondit de son mieux et finit en disant qu'il fallait bien qu'elle travaillât pour gagner sa vie et celle de son pauvre père, qui, s'étant cassé la cuisse, était depuis longtemps alité et hors d'état de rien faire.

Le comte sortit et s'informa du cabaretier si ce que cette jeune fille lui avait dit était vrai ; le cabaretier le confirma et ajouta que son père était fort pauvre. Alors le prince retourna vers la repasseuse et lui donna un double louis en lui disant : « Tenez, mon enfant, servez-vous de cette pièce pour faire du bien à votre père. » La jeune fille frappée, étourdie de cette générosité ou charité inattendue, ne put pas proférer un mot, mais jetant les yeux sur la pièce d'or qu'elle tenait à la main et sur celui qui la lui avait donnée, elle laissa couler quelques larmes de reconnaissance et d'attendrissement, ou si l'on veut de joie. Le comte touché de cette scène muette, se retira. Il n'est pas à douter que sa belle âme ne ressentît mille fois plus de plaisir dans ce petit cabaret que tout autre monarque assis sur son trône environné de pompe et d'éclat.

Nos voyageurs allèrent dîner à Marnens et coucher à Morat. Le lendemain ils arrivèrent de bonne heure à Berne et mirent pied à terre au *Faucon*, l'auberge de Berne la plus considérable. Son excellence monseigneur l'Avoyer d'Erlach y alla pour rendre ses devoirs au prince voyageur ; il se fit annoncer sous le nom de comte d'Erlach, mais il ne fut pas reçu. On s'excusa en lui faisant dire que les voyageurs ne recevaient point de visites. De suite après le dîner, le comte de Falkenstein se fit conduire à l'Arsenal. M. le Banderet Manuel et quelques autres seigneurs de l'Etat s'y trouvèrent pour lui faire voir tout ce qu'il y a en fait de choses curieuses et remarquables. Dès que le comte et sa suite y furent entrés, on en ferma les portes afin de n'y pas laisser entrer la foule qui le suivait. Il admira le grand nombre de toutes sortes d'armes qui y sont entretenues avec un grand ordre et un grand arrangement. Il fit à M. le Banderet Manuel diverses questions sur le gouvernement, sur les forces et les finances de l'Etat et sur plusieurs autres choses assez délicates. M. Manuel s'en tira très bien, avec esprit et prudence.

Au sortir de l'Arsenal, il se fit conduire chez M. le baron de Haller. On lui dit qu'il était malade et qu'on doutait qu'il pût avoir l'honneur de le recevoir. « Cela ne fait rien », dit-il, « je ne veux pas avoir passé à Berne sans avoir vu ce grand homme. » Il n'avait pas même voulu qu'on l'avertît ; aussi le trouva-t-il en robe de chambre, en bonnet de nuit et à moitié couché sur une bergère. Il passa près d'une heure avec lui.

Le comte partit de Berne le 18, de bon matin. Sans s'arrêter à Soleure, il arriva seul sur son bidet à Bipp, à deux lieues au-delà et alla mettre pied à terre au cabaret. L'hôtesse y était occupée à laver ses chambres et à nettoyer ses meubles. Il lui demanda à dîner. « Je ne puis pas, dit-elle, vous voyez que ma maison est toute sens dessus dessous ; vous devriez avoir dîné à Soleure, mais allez une lieue plus loin, vous y trouverez un bon cabaret où l'on vous donnera un meilleur repas que je ne puis vous donner. »

Après que le voyageur inconnu l'eut un peu pressée, mais inutilement, il lui dit : « Vous ne savez pas à qui vous refusez de donner à dîner ; je suis l'empereur. » « L'empereur ! s'écria-t-elle, ne doutant point qu'on se moquait d'elle. Allez, monsieur, il n'est pas bien pour un particulier, tel que vous paraissez être, de prendre le nom du premier monarque de l'Europe. Allez, monsieur l'empereur, allez chercher à dîner ailleurs que chez moi. »

Quelques moments après, voyant arriver les trois voitures à six chevaux, elle changea d'idée et lui dit : « Monsieur l'empereur ou qui que vous soyez, si vous voulez dîner dans un cabinet de verdure à mon jardin et attendre une heure, je tâcherai de vous donner deux ou trois bons plats ; je n'ai ni le temps, ni les provisions pour vous faire un grand repas. »

On accepta son offre. Tout fut prêt en moins d'une heure. Le dîner fut servi au jardin. Le peu de mets qu'on donna furent trouvés excellents. Les voyageurs mangèrent de bon appétit et furent fort gais et fort contents. Mme l'hôtesse ne put jamais croire qu'elle eût eu l'honneur de donner à dîner à l'empereur, jusqu'à ce qu'elle eût été payée très généreusement, et fort au-delà de ce qu'elle aurait osé demander.

Nos voyageurs continuèrent leur voyage en passant par Bâle et Schaffhouse. Ici Lacombe les quitta, parce qu'on y trouve des chevaux de poste pour l'Allemagne. Il s'adressa au comte de Colleredo pour le prier de lui obtenir un certificat, comme quoi il avait eu l'honneur de conduire sa Majesté Impériale depuis Genève jusqu'à Schaffhouse ; d'avoir eu celui d'être son cocher tant de jours, et qu'on avait été content de son service. Le comte de Colleredo en parla au comte de Falkenstein ; ce dernier ordonna qu'on lui expédiât un certificat tel qu'il le demandait et il le signa lui-même. Il fit venir Lacombe auprès de lui et lui dit : « Tenez, voilà la déclaration que vous avez demandée ; mon banquier de Genève vous payera comme on est convenu à un gros écu par cheval pour chaque jour. Voilà vingt louis de gratification pour vous et dix autres louis pour vos postillons. De plus, je vous donne cette médaille pour vous ressouvenir de moi. Vous la porterez à votre boutonnière quand vous voudrez vous parer. »

Cette médaille est du poids de sept à huit louis ; d'un côté elle représente le buste de Joseph II, roi des Romains, et de l'autre son couronnement.

Lacombe reçut ces présents de la main même de l'empereur, caché sous le nom de comte de Falkenstein ; il voulut lui en témoigner sa reconnaissance, mais il ne fit que balbutier. Il courut se procurer un ruban ponceau et s'orna de sa médaille qu'il porte habituellement à sa boutonnière.

Nous ne suivrons pas plus loin ce grand et illustre voyageur, ignorant les particularités du reste de son voyage, mais on ne peut pas douter qu'il n'ait donné partout où il a été des marques de sa bonté, de sa générosité et de sa popularité.

Montbenon.

Chacun se souvient de la réputation qu'avait autrefois la promenade de Montbenon. Elle était si mal famée qu'on ne pouvait guère, le soir, y diriger ses pas, sans être suspecté d'être en quête de bonne fortune. Dans la journée même, ce n'était qu'un rendez-vous d'oisifs de toute sorte, de désœuvrés, d'ouvriers en goguette.

A part cela, quelques bonnes d'enfants.

Dès lors — sans parler de la grotte et de la fontaine — cette place a subi des transformations heureuses ; elle est devenue notre plus belle promenade. Les parterres de fleurs, les frais gazons et de beaux ombrages y réjouissent les yeux. On les visite dès le matin, on y retourne l'après-midi et le soir.

Le soir, cependant, Montbenon présente, en certains endroits, quelques inconvénients. On ne peut le parcourir sur tous les points, ni se reposer sur tous les bancs, surtout si l'on est en compagnie de dames. Il faut nécessairement choisir les avenues découvertes, bien éclairées, ou l'esplanade qui est immédiatement devant le palais. La terrasse inférieure, entre autres, n'est pas accessible à tous, si l'on y va dans le seul but de s'y promener et de prendre le frais. Assombrie par de grands arbres, complètement privée de reverbères et ne recevant d'autre lumière que celle de deux becs de gaz placés au-dessus du grand escalier, et dont les faibles rayons s'éteignent bientôt dans le feuillage, on ne s'y aventure guère. Quant aux bancs, il n'y faut pas songer ; placés dans une obscurité complète, on n'y aperçoit que des formes vagues, on n'y entend que des chuchotements qui éloignent nombre de promeneurs. Ce n'est même qu'avec hésitation que ceux-ci suivent l'extrême bord méridional de cette belle esplanade.

Et c'est bien regrettable, car rien de plus ravissant que le coup d'œil dont on y jouit dans les beaux soirs d'été. Les nombreuses villas qui s'étagent entre la ville et Ouchy s'éclairent de mille lumières, auxquelles se mêlent les diverses couleurs des feux de locomotives et des nombreux signaux donnés aux abords de la gare du Jura-Simplon.

Cette absence complète d'éclairage dans la plus belle partie de Montbenon n'est plus tolérable et nous sommes étonnés que notre édilité ne songe pas à y remédier.

. . . . . .

Chut !... à peine les lignes qui précèdent étaient-elles écrites que nous apprenions qu'on travaillait à la pose de six réverbères sous les grands arbres ! !

Cette diable de municipalité nous fait par-ci par-là de ces surprises bien émouvantes !

Bref, mieux vaut tard que jamais.

Le cousin.

Il y a de cela bien des années déjà. Un jeune homme appartenant à une riche famille, et

ayant reçu une excellente instruction, passait son école militaire à Lausanne. En allant à Beaulieu, il avait remarqué plusieurs fois, vers la fontaine de St-Laurent, une cuisinière aux cheveux bruns, aux yeux à la fois vifs et doux, qui lavait ses légumes en laissant voir jusqu'au coude des bras potelés comme ceux d'un enfant. C'était une de ces rayonnantes filles de la campagne, dont le teint frais, les traits agréables et la taille élancée gagnent cent pour cent après un séjour à la ville, aidés d'une toilette plus soignée et plus coquette.

Dans les courts loisirs que lui laissait son service militaire, Alfred de B''' ne manquait jamais de faire une promenade en St-Laurent et d'aller boire à la fontaine avec son petit verre de cuir verni.

Il faisait du reste si chaud et l'eau de St-Laurent est toujours si claire et si bonne à boire !

— Bonjour, mademoiselle ; ah ! qu'il fait bon se rafraîchir !

— Vous trouvez ?...

— Si vous saviez quelle chaleur il fait en Beaulieu !

— Oh ! ce doit être affreux ; je vous plains réellement.

— Vous êtes bien aimable, bien bonne, mademoiselle.

— Vous trouvez ?...

Et tati, tata, la petite conversation fit son chemin, les œillades et l'amour aussi.

Mais c'était bien naturel, il faisait si chaud et l'eau de St-Laurent est si salutaire.

Huit jours après, Marie appelait Alfred de B'' son cousin ; et grâce à ce titre amical, celui-ci lui faisait de fréquentes visites. Il allait s'asseoir modestement sur un petit tabouret placé dans un coin de la cuisine et se levait respectueusement à l'arrivée de Madame.

— Eh bien, lui demanda-t-elle un jour, vous plaisez-vous à Lausanne ?... La vie militaire vous va-t-elle ?...

— Oh ! voilà, on se fait un peu à tout, madame.

— Vous devez cependant bien souffrir de la chaleur pendant vos exercices ?

— Oh ! voilà, on y va le matin, à la fraîcheur.

— Marie, faites donc attention, votre rôti se brûle.

Notre chasseur de gauche jouait admirablement son rôle. Il était impossible de ne pas le croire le plus naïf des Vaudois, tant il en imitait bien l'accent et les manières.

Un jour, la demoiselle de la maison jouait au piano. La porte du salon était ouverte et le militaire pouvait l'apercevoir de la cuisine. Et comme s'il n'avait jamais entendu de piano, il s'approcha d'un air niaisement curieux, marquant par des mouvements de tête la cadence de la musique.

— Que c'est pourtant joli ! s'écria-t-il à la fin du morceau.

— Approchez-vous seulement, si cela vous fait plaisir, lui dit mademoiselle Clémence D.

Le militaire s'approcha et ne put cacher son émotion à la vue de la figure ravissante de la jeune fille. Mais elle se montra si affable qu'il se remit bientôt et accepta le siège qu'elle lui offrit près du piano.

Dès que mademoiselle D. fut arrivée au bas de la page, le chasseur de gauche tourna délicatement le feuillet.

La jeune fille s'arrêta stupéfaite. Puis, dissimulant sa surprise, elle recommença. Cependant, vivement préoccupée de cet incident, elle se disait en secret : « Mais, connaîtrait-t-il la musique ? »

Un léger sourire plissa les lèvres de son auditeur.

Enfin, après quelques minutes et au moment voulu, l'homme de la caserne tourna encore plus délicatement le feuillet.

Un gracieux mouvement de tête, accompagné d'un sourire, qui laissa entrevoir des dents superbes, remercia le soldat.

O revers ! ô leçon ! ô malheureux piano !... la cuisinière était oubliée !

Six mois plus tard, le mariage du chasseur de gauche avec mademoiselle Clémence D. se célébrait dans la petite église d'Ouchy.

L. M.

Le souverain au théâtre.

M. le président Félix Faure est en train de recueillir des ovations. M. Félix Faure sort beaucoup. Ce n'est pas lui qu'on accusera, comme Jules Grévy, de garder le coin du feu. Quand il ne court pas les départements, il va au théâtre. Et les théâtres parisiens se le disputent. Un impresario est toujours flatté de posséder dans son immeuble le chef de l'Etat. Cependant, avouons-le, M. Félix Faure n'a pas, sur les recettes, l'influence qu'avaient autrefois les vrais monarques.

Jadis, en effet, c'était une réclame excellente que la visite d'un souverain à une salle de spectacle.

Le public se disait que puisque le roi honorait de sa présence la représentation de telle ou telle pièce, c'est que cette pièce valait quelque chose, — ce qui n'était pas toujours une raison.

Sous le second Empire, quand l'empereur daignait aller voir une comédie quelconque, les recettes remontaient le lendemain dans des proportions sérieuses.

Aussi les directeurs aspiraient-ils à l'honneur de cette visite avec une ardeur qui s'explique.

Ernest Blum a connu un malheureux impresario du boulevard du Temple dont les affaires tournaient mal et qui, après avoir vainement sollicité la visite impériale, eut l'idée de faire croire que cette visite avait enfin lieu !

Il possédait un ami, marchand de billets de son état et de vocation, qui avait la barbiche, les moustaches de l'empereur et un peu sa taille. En ce temps-là, nombre de gens poussaient la bizarre coquetterie jusqu'à essayer de ressembler le plus possible au souverain régnant.

L'impresario fit part de son plan à son camarade, lequel ne crut pas devoir refuser son concours à un ami dans l'embarras.

Un soir, le directeur fit sabler le devant de son théâtre, allumer la lampe de gaz, dresser, sous la marquise, une tente ornée de plantes ; il endossa lui-même un habit noir et se munit d'un candélabre à trois branches.

Naturellement le public se groupa devant la porte, devinant ce que tout ce luxe déployé voulait dire. Il fallut même que la police établît un service d'ordre.

La foule attire la foule... Au bout d'une heure, il ne fut plus possible de passer sur le boulevard :

— C'est l'empereur qui doit venir !

— L'empereur au théâtre de''' !

— Oui, parfaitement !

Et la foule allait grossissant, attendant avec la patience qu'elle a d'ailleurs encore aujourd'hui et qu'elle aura probablement toujours.

Enfin, vers neuf heures, un fiacre, un modeste fiacre, s'arrêta devant le théâtre, ayant, par permission spéciale, traversé le trottoir ; le directeur, orné de son candélabre à trois branches, se précipita, les gardes municipaux présentèrent les armes, la portière de la voiture s'ouvrit et l'ami en descendit tranquillement, une casquette sur la tête et un parapluie sous le bras !

Ce fut un éclat de rire dans la foule. Le directeur, furieux, éteignit son candélabre et voulut étrangler son ami, lequel, pour son excuse, répondit qu'il n'avait pas de chapeau haut de forme et que, comme le temps menaçait, il avait pris un parapluie, de peur d'abîmer son pardessus neuf !

Eh bien ! le public est si bon garçon, que le lendemain le bruit se répandit tout de même que l'empereur était allé, mais incognito, au théâtre de ''', et les recettes montèrent !

Le directeur ne fit faillite que six semaines après : il aurait peut-être été sauvé tout à fait s'il avait pensé à acheter un chapeau de soie à son camarade le marchand de billets.

Lè Turcs dâo Canton dè Vaud.

Quand l'est qu'on va à l'écoula et qu'on recordè la jografie dein lo lâivro à Ulysse Guinand, âobin su la carta, lo régent vo montrè bin ïo l'est la Turquie d'Urope et la Turquie d'Asie, que mé rappalo adè qu'on desâi ein montreint avoué la badietta :

« Elle est entourée de trois côtés par la mer Noire, la mer de Marmara, l'Archipel, la mer Ionienne, l'Adriatique, avec les détroits de Lépante et des Dardannelles ou Bosphore. »

Y'ein a bin que récitâvont cein à la couâitè et que desiont : « le détroit de Phosphore ou des Caramelles » ; mâ cein allâvè tot parâi, kâ on savâi prâo ïo cein sé trovavè.

Mâ, cein que vo ne sédès petêtrè pas et que vo n'appreindrâi jamé, mîmameint dein lè z'Académi, c'est que lâi a assebin la Turquie dâo canton dè Vaud. Oï ma fâi !

Cllia Turquie est portant bin su la carta se vo volliâi ; mâ cein vo sarâi molézi dè la trovâ, po cein que clliâo qu'ont fabrequâ la jografi et qu'ont lévâ la carta sè sont trompâ ; ein faseint lo cadastre, n'ont-te pas fé la foutaise dè mettre cllia Turquie âo chapitre dè n'a coumouna dâo grand distrit et on iadze lè pllians recognus pè lo Conset d'Etat, adieu Dian ! pas mèche dè cein tsandzi.

M'ein vè don vo derè ïo l'est cllia Turquie : Quand l'est qu'on va du Velanâova su lo Valâ po vâirè la procèchon à la Feta-Dieu, pè Vouvry et qu'on a passâ Nâovela, l'âi a, à man gautse, onna galéza coumouna qu'on l'âi dit Tsessé et qu'a son territoire quasu einclliou eintre lo Rhoûne dè la part dâo Valâ et on gros terreau, que l'âi diont lo Canal, dè noutron côté et que va sè voudhi dein lo lé. Cllia coumouna resseimblliè don prâo à la Turquie âo surtan, et l'est por cein que l'âi diont assebin la Turquie et que l'ont batsi lo syndico, lo surtan et lè bordzâi, lè Turques.

Ora, que vo sèdès ïo l'est la Turquie dâo canton dè Vaud, vâitsé quoquiè bambïoulès su lé bordzâi dè cllia coumouna :

Quand n'étiant dezo la patta dè l'or, Tsessé étâi n'a métralie et y'avâi on métrau, qu'étâi tot coumeint lo syndico d'ora, mâ l'étâi assebin dzudzo dè la coumouna et dèvessâi reindre sè compto âo bailli d'Agllio.

Lo bailli avâi nonmâ on iadzo po métrau[1] on gaillâ qu'étâi crouïe qu'on dianstro ; faillâi l'âi trérè son tsapé quand passâvè et clliâo que renasquâvont, hardi âo clliou ! enfin, menâvè lè dzeins coumeint dâi tsins, assebin nion ne poivè lo vâirè, ni lo cheintrè.

On iadzo que stu métrau étâi zu à Berna ïo l'avâi à fèrè dèvant lo Conset dâi Dou-Ceints, sè promenâvè dèvant la villhe tor dè Goliath, ïo y'avâi dein cè teimps n'estatua dè cé qu'a étâ escoffiyi pè lo râi David.

— Salut Goliath ! se fâ lo métrau, ein vouâitieint l'estatue.

De bio savâi què Goliath ne répondâi rein.

— Salut Goliath ! que criè onco l'autro.

Adè min dè reponsa ; assebin quand vè cein, noutron métrau fâ lo pœing à Goliath ein l'âi

[1] L'office de la *métralie*, dans les communautés et les villes, consistait primitivement à régler les différentes mesures, à les inspecter chez les marchands et sur les marchés. Les métraux relevant des princes laïques ou des évêques avaient des attributions plus étendues.